

Une muse et de la musique

Marie Baudet

Mis en ligne le 04/02/2010

Daniela Lucà se livre à quatre artistes. Yasmeen Godder ose la valse.

Parmi les créations au programme de la 3e biennale eurégionale Pays de danses, la féminité tient une place particulière. *"Y a-t-il encore des muses aujourd'hui?"* s'est demandé Daniela Lucà, danseuse et interprète. Fascinée par le thème de l'inspiration, elle a souhaité le soumettre à quatre artistes, deux metteurs en scène et deux chorégraphes, deux hommes et deux femmes, et se livrer au solo qu'ils imagineraient pour elle, la page blanche. *"Pagina bianca"* se présente ainsi en quatre parties, dont nous avons découvert mardi les numéros I et II.

Pietro Pizzuti, homme de théâtre que passionne aussi le mouvement, a travaillé autour de la Joconde dans un monologue dansé que la jeune femme interprète avec un délicieux mélange de frivolité et de mélancolie. Parfumé de reproche, voire de revanche, ce solo-là est aussi un tourbillon tendre, appuyé par un texte magnifique, délicat, bilingue (français et italien), où le modèle dit au peintre: *"Tu m'as peint un visage qui ne te reprochera jamais de l'avoir fait pleurer. Tu lui as mis le masque d'un sourire échoué et mes larmes se sont perdues, inutiles, suspendues entre mes yeux et ceux du monde, à jamais. Ce n'était pas un sourire. Ce n'en était pas un. J'aurais pu ne pas te pardonner. J'aurais pu te haïr pour avoir profané de ta patte ambiguë mes pleurs indécents."* Tandis que le corps de la danseuse est scindé par le costume (Anne Guilleray) et la lumière (Marco Forcella), en haut un pourpoint est le teint réchauffé, en bas les jambes nues, blanches comme marbre - avec un travail délicat sur le geste, son aboutissement et sa suspension. Une musique monte, la divine *"Troisième leçon des ténèbres"* de Couperin, qui accompagne la danseuse vers une loge jusque-là invisible et la transition vers le 2e volet.

Alors que Daniela Lucà se change, se coiffe, se parfume, une page blanche est déroulée sur le sol et voilà l'interprète habitant l'"Absentia" qu'a ciselée pour elle Karine Pontiès. La chorégraphe a choisi d'évoquer les multiples états du corps, la *"concentration de contrastes"*, le rêve et le mystère qui

entourent la muse, toutes les muses et aucune en particulier. Elle qui souvent travaille avec des interprètes masculins se penche ici sur la féminité singulière d'une danseuse à la fois versatile et entière. Déhanchement et offrande, conscience de soi et étourdissement: ce deuxième solo enveloppe dans une robe vaporeuse l'infini de l'inspiration, l'élan et la retenue, la pureté et la brisure - comme la voix de Janis Joplin.

Les deux derniers volets, présentés mercredi avant l'intégrale de vendredi, sont pour leur part signés respectivement par Françoise Berlinger ("Klanglink", autour de Nora, la muse de Joyce) et Claudio Bernardo ("A hora da estrela", inspiré par la chanteuse populaire brésilienne Maria Bethania).

Une commande d'un autre type est à l'origine de la nouvelle pièce de Yasmeen Godder. Le laboratoire les Subsistances de Lyon lui a demandé de s'inspirer de valse célèbres - de Chostakovitch à Strauss. Un singulier défi pour la chorégraphe israélienne qui, présente pour la troisième fois à Liège, livre ici la création de "Love Fire". La pièce, qu'elle interprète avec Eran Shanny, sonde le rapport homme-femme avec, explique-t-elle, *"le désir de tenir compte mentalement des associations libres et du fantasme touchés par la rencontre inattendue de mes mouvements avec la musique et avec des instants de l'atmosphère locale de Jaffa, glissés dans la pièce. Il m'importait d'effleurer la gloire, la culture, le raffinement et l'éblouissement représentés par cette musique tout en révélant la face cachée de ces qualités, le côté plus sombre et moins poli de celles-ci."*

Dès le départ, il y a de la fourrure et des déchirures. Un animal étripé, un cœur qui continue de battre. Peu à peu les objets jonchent le plateau et les corps s'emploient à entretenir à tout prix la passion, dont la perte serait tragique et dont le maintien apparaît comme un combat aussi guerrier qu'amoureux. Sensuelle, la chorégraphie est aussi violente, drôle, parcourue d'une espèce de sauvagerie qui tient autant du burlesque que de la loi de la jungle. Quelques longueurs n'entament guère l'intensité générale, l'énergie virulente de cet univers plutôt narratif que vient ponctuer, pour un finale lumineux et surprenant, l'artiste visuel Yochai Matos.